

Les événements de l'ouest et le théâtre révolutionnaire

Le théâtre a longtemps été considéré par le pouvoir en place comme une institution de nature à influencer l'opinion publique et justifiant, soit un contrôle soupçonneux, soit des directives précises d'orientation de l'esprit public. On sait qu'en France, dans ce domaine, la censure n'a été définitivement supprimée qu'au début de ce siècle et qu'elle subsistait encore dans de nombreux pays pour des raisons politiques ou simplement morales.

Pendant les périodes troublées comme la Révolution, la scène a apporté à son public, alors que la presse provinciale n'était pas encore très développée et qu'une partie des lecteurs potentiels était illettrée, des éléments d'information non négligeables tout en lui permettant une meilleure prise de conscience des changements qui s'opéraient dans le corps social.

Des phénomènes similaires se sont produits chez nous en 1945 avec la projection de multiples films de guerre glorifiant la victoire alliée.

Au XVIII^e siècle la censure restait très étroite, mais les auteurs dramatiques la supportaient de plus en plus mal et trouvaient des moyens détournés pour critiquer la société comme le fit Beaumarchais avec *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*. Dès la fin de l'année 1789, sans attendre la liberté des spectacles qui ne résultera que d'un décret du 13 janvier 1791, divers auteurs ont porté à la scène les vices du régime expirant et les bienfaits des nouvelles institutions. Citons simplement *l'École des rois* de Marie-Joseph Chénier, créée au Français le 4 novembre 1789, *La famille patriote ou la fédération*, pièce « nationale » en deux actes de Collot d'Herbois créée le 17 mars 1790, *Calas ou le fanatisme*, drame en quatre actes de Lemièrre d'Argy du 27 décembre 1790 (1). *Les victimes cloîtrées*, de l'acteur et auteur Monvel, jouées le 28 mars 1791, allaient donner le signal d'un nouveau répertoire.

Toutes ces pièces ont assurément été représentées dans un délai relativement rapide, bien que nous n'ayons que peu de précisions sur ce

1. Le lendemain, le théâtre de la Nation donnait, sur le même sujet, une tragédie en cinq actes de Laya, l'auteur de *L'ami des lois*, d'inspiration assez différente.

point, sur nos trois scènes régionales importantes: Brest, Lorient et Nantes, qui avaient des troupes permanentes, peut-être aussi à Saint-Malo et à Rennes, mais nous manquons de détails pour ces villes.

La chute de la royauté et les troubles survenus dans l'Ouest à partir de 1793 allaient inévitablement inspirer des œuvres de circonstance. Nous disons l'Ouest, car les auteurs distinguent encore mal la chouannerie bretonne de la chouannerie vendéenne; notre étude ne se limitera donc pas à la seule Bretagne. Par contre elle n'englobe pas la Normandie qui n'a donné lieu qu'à quelques pièces sur Charlotte Corday.

Les rares œuvres d'auteurs régionaux antérieurs à cette époque ou jouées sur nos scènes locales ne présentent pas un caractère spécifiquement breton. C'est le cas par exemple de *Michelin ou l'humanité récompensée*, vaudeville du médiocre mais prolifique auteur dramatique Moline (1740-1820), pièce composée à Lorient en trois jours et créée dans cette ville le 10 janvier 1790. On y voit des égoïstes sœurs de la charité punies pour avoir contraint un malheureux laboureur, ruiné par son seigneur, à adopter un enfant trouvé qu'elles refusent, en le forçant en outre à garder un des siens qu'il allait aussi abandonner. Mais, à la stupéfaction de ces mégères, on découvre dans les langes de l'enfant des lettres de change qui viennent apporter l'aisance à l'adoptant forcé.

Nous aurions aimé lire une autre pièce en deux actes de l'avocat Dupont-Huart, lieutenant de l'amirauté de Lorient qui, dans *Le choix d'un mari*, montrait la fille d'un négociant fortuné hésiter entre le titre porté par l'étourdi et vicieux marquis de Cornouaille et finalement accorder sa main au roturier Florentin. L'œuvre comportait notamment une scène où le valet Quinola énumérait ses projets de spéculation sur des marchandises de la compagnie des Indes. Malheureusement cette comédie chuta dès sa création le 28 octobre 1790 et il n'en subsiste aucun manuscrit (2).

Du répertoire général, une seule pièce de cette époque peut se rattacher à l'Ouest. C'est un vaudeville du à un certain Raffort-Barenne et créée le 31 octobre 1791 à Paris, *Le retour du père Gérard à sa ferme*. Mais elle est due à la popularité du député de Rennes à l'Assemblée constituante qui s'était présenté au roi et à la chambre en habit de laboureur. L'œuvre est amusante mais ne présente aucune connotation politique.

A partir de 1793, la constitution civile du clergé et la levée en masse des jeunes gens va amener la population de l'Ouest à se soulever, le pouvoir central de son côté passant aux mains des jacobins. En outre la République devra se défendre contre l'ennemi étranger, notamment anglais, ce qui se soldera finalement par l'échec du débarquement de Quiberon. Ces événements donneront lieu à la création d'œuvres nou-

2. V. Debaube, *Théâtre et spectacles à Lorient au XVIII^e siècle*, 1966, p. 97 et 103.

velles à grand spectacle avec combats et défilés de troupes, mettant le répertoire au goût du jour et permettant de satisfaire aussi aux dispositions d'un décret du 2 août 1793, étendu ensuite à tous les départements, qui prescrivait de jouer au moins trois fois par semaine des œuvres patriotiques « propres à former l'esprit public et développer l'énergie nationale ».

Certaines pièces classiques pouvaient être déjà rangées dans ce répertoire obligatoire comme *Caius Gracchus* de Marie-Joseph Chénier, *Brutus* de Voltaire, ou *Guillaume Tell* de Sedaine et Grétry. Mais un nouveau répertoire dû aux circonstances évitait la saturation du public et permettait au « citoyen honnête », comme l'écrivait l'avocat Kerlero du Crano, procureur de la commune de Lorient en 1790, de puiser dans cette « institution politique » qu'est le théâtre, des leçons de vertu, d'honneur et de patriotisme » (3). Dans cette production, l'ouest n'est concerné que par une dizaine d'œuvres d'intérêt inégal, mais que nous allons analyser séparément car elles sont fort peu connues et il n'en subsiste que de rares exemplaires dans les bibliothèques. C'est ce qui fait qu'à la différence de « classiques » comme *L'Intérieur des comités révolutionnaires* ou *Le jugement dernier des rois* de Sylvain Maréchal, elles ont été fort peu étudiées par les historiens du théâtre de cette époque.

*
**

I.— La première de ces pièces concerne l'ennemi anglais. *Le naufrage héroïque du vaisseau le Vengeur* est un opéra en trois actes et en vers de l'éternel Moline et d'un certain Roger, musique de Duboulay, créée en l'an III au théâtre de l'Égalité (ex-Comédie-Française). L'œuvre exige quinze personnages et une vaste figuration de conjurés, salpêtriers, charbonniers, militaires et marins. Elle se passe dans le port de Brest, encadré de deux tours avec le « Pavillon national » que sépare une statue colossale de la Liberté.

La Discorde et la Trahison, largement pourvues par Pitt de faux assignats, ourdissent une conspiration pour anéantir un convoi de vivres arrivant d'Amérique et brûler l'Arsenal. Mais les conjurés sont heureusement arrêtés. Pour s'en féliciter, le maire de Brest préside une cérémonie « religieuse » au cours de laquelle le peuple vient rendre hommage à la Liberté, en invitant ses concitoyens à aller combattre l'ennemi anglais.

Des vaisseaux des deux nations viennent alors se pourfendre sous leurs yeux. Un moment, l'adversaire semble assuré de la victoire : « le vaisseau Le Vengeur qui vient de battre l'ennemi est tout à coup investi par plusieurs autres vaisseaux ennemis. ... Accablé par le nombre, ouvert de toutes parts et prêt à périr, il refuse de se rendre. » Finalement les anglais

3. id. p. 80.

prennent la fuite et il ne reste plus aux autorités qu'à acclamer l'équipage victorieux par des hymnes et chants choraux.

Le livret ne spécifie qu'indirectement que l'action se passe à Brest. Elle pourrait tout aussi bien être située à Marseille ou à Bordeaux. Les caractères et les propos des personnages sont tout aussi inconsistants. Je n'en citerai que ce portrait de Pitt, dans la bouche du maire de Brest :

«Ce monstre audacieux et vain,
Vil oppresseur du genre humain,
Dirige des tyrans la haine antropophage;
Il vient nous présenter la mort ou l'esclavage (...)
Son arme la plus sûre est l'horrible famine,
Quand de l'américain les généreux efforts,
vont porter l'abondance au milieu de nos ports.»

La pièce était à grand spectacle puisque le livret fait mention de défilés aux flambeaux, d'évolutions de vaisseaux et de coups de canon, avec une figuration considérable. C'est sans doute cette animation qui, pour le spectateur, suppléait à l'indigence du texte, qui ne justifie pas de plus longs développements. Elle ne semble d'ailleurs pas avoir été représentée à Brest même.

*

**

II.— Une autre œuvre lyrique est un opéra-comique en deux actes «mêlé de combats et d'incendies», *Les brigands de la Vendée* donné le 3 octobre 1793 aux Variétés amusantes, boulevard du Temple. L'auteur en est un enseignant nantais, Mathurin Joseph Boullault qui fit représenter d'autres pièces jusqu'en 1803 puis, après avoir enseigné à Saint-Jean d'Angely en 1813 et 1814, continua à publier de la prose et des vers à Nantes jusqu'en 1864 au moins, son dernier écrit glorifiant Napoléon III (dates de cet auteur inconnues).

L'action, qui comporte neuf personnages, dont deux femmes, se déroule à Saint-Laurent de la Salle, bourg situé près de Fontenay le Comte. Deux volontaires de la République s'apprentent à rejoindre leur corps après une halte alimentaire chez le fermier Simon et ses deux filles, quand l'un d'entre-eux, Lefranc, est capturé par des brigands et enchaîné dans un village voisin, à l'ombre d'un drapeau blanc, avec d'autres prisonniers. Le chef chouan, qui a lu Voltaire, n'est pas inhumain et, assisté du père Cuenfin, religieux capucin, qui veut «diriger son âme vers la patrie céleste», lui laisse la nuit pour choisir entre la désertion ou la mort. Mais le camarade du captif avait réussi à échapper aux ennemis. Rejoignant le village, il réussit, assisté du patriote Simon, de ses filles, de leurs fiancés et de patriotes du village précédés du drapeau tricolore, à délivrer tous les captifs aux accents de: «vive la République, vive la liberté!» Le tout se

termine par des mariages agrémentés de nombreuses festivités et animés par des chœurs de laboureurs, sur l'air de la Marseillaise.

Le capucin Cuenfin et le volontaire Lefranc ont étudié les philosophes de leur temps, car à l'exclamation du premier : « A ce langage là, on voit bien qu'il a lu Voltaire, Rousseau, Raynal et tous ces hommes nés pour le malheur du genre humain », le captif répond : « Oui, je les ai lus et rends un culte religieux à leurs ouvrages immortels... Ils nous ont préparé à la conquête de la liberté. »

La pièce comporte enfin un personnage ridicule, le paysan Grégoire, père d'un des fiancés, qui vole au secours de la patrie avec un sabre rouillé et prête serment à sa femme « de ne plus boire que quand les ennemis auront disparu... Je sais que ça nous sera bien difficile, mais la patrie l'exige et j'ferons tous mes efforts pour la satisfaire ».

Pour le spectateur, l'intérêt résidait peut-être moins dans les tirades patriotico-philosophiques, que dans l'attaque nocturne du village rebelle par les paysans patriotes au chant de la Marseillaise. Ces vainqueurs sont d'ailleurs respectueux des lois car, même si « ce sont des montres que l'humanité même défend d'épargner », il ne leur appartient pas de se faire justice eux-mêmes.

*

**

III. — La pièce suivante je passe aussi en Vendée : *Demonville ou les vendéens soumis*, drame en trois actes et en vers du citoyen Jean-François Privat, « aide de camp de feu Lazare Hoche général en chef et du général Augereau ». Le livret, édité en l'an VII, ne précise pas la date de la création. On doit à cet auteur, mort en 1814 avec le grade de général de division, diverses œuvres dont une biographie de Hoche en 1798.

Ce drame, qui nécessite huit acteurs dont une femme, se passe dans les bois de La Roche Servière (*sic* pour Rocheservière), près de La Roche-Sur-Yon.

La situation est un peu cornélienne : Louis, fils du vieux républicain Lisimond, a rejoint la chouannerie sur les conseils de la veuve d'un émigré. Il est sous les ordres du chef chouan Demonville qui se demande s'il doit se soumettre à la République, ou obéir aux ordres de Saint-Clair, émigré rentré. Après la défaite d'une partie des rebelles, Louis — qui n'a pas reconnu son père — accuse Demonville et son ami Lisimond de trahison. Mais les intrigues de Saint-Clair qui provoque Demonville en duel, le manque, puis se suicide, lui ouvrent les yeux. Il reconnaît un père qui, comme Demonville, est inconnu du carnage effectué par les bleus.

Tous acceptent finalement de se rendre à l'adjudant général Pacifique qui fera preuve de clémence envers les brebis égarées car le calme renaît et

l'horizon s'épure: «... Nos âmes tutélaires,
Sauront vous affranchir de leurs mains sanguinaires,
Et Stofflet et Sombreuil et La Roche et Le Noir,
Avant la fin du jour seront en mon pouvoir».

Et les vendéens de déchirer et fouler aux pieds leurs cocardes blanches, «Signes odieux dont l'aspect importune et fatigue les yeux», avant de prêter serment «devant toi, Dieu protecteur, Dieu juste, ... D'être soumis aux lois, d'abjurer pour jamais Du royalisme impur les odieux projets...»

Cette pièce, en dehors de celle sur Quiberon, est une des rares qui fasse allusion aux chefs royalistes Stofflet et Sombreuil. D'après le catalogue Soleinne, elle aurait été publiée à Rennes en l'an V (1797), mais cette édition est rarissime car nous n'en avons retrouvé qu'une autre parue à Perpignan en l'an VII (1799).

*
**

IV. — C'est aussi en Vendée que se situe une œuvrette qui est souvent considérée comme un exemple type du théâtre jacobin: *A bas la calotte ou les déprêtrisés*, comédie en un acte dont l'auteur, Thomas Rousseau (1750-1800), ancien prêtre, archiviste des jacobins et robespierriste convaincu, a publié diverses œuvres en vers et en prose dont une traduction de *L'utopie* de Thomas Morus. Elle comporte sept personnages des deux sexes, plus des paysans et matelots et renferme des parties chantées. Elle fut créée aux Variétés amusantes le 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793). Par exception, l'action qui se passe près de Rochefort, sans localisation plus précise, ne comporte pas de chouans.

Aline, fille du pasteur protestant Lindel, est amoureuse du vicaire catholique du village, lui-même neveu du curé Amselle. La mère Regnier, vieille dévote, veut au contraire lui faire épouser son fils Nicaise, un balourd qui a sollicité sa main, en lui faisant de la morale: «Ah! Quel siècle ... Un homme qui célèbre la sainte messe pense aux plaisirs charnels. Et puis le concile de Trente ne défend-il pas aux prêtres de contracter les liens du mariage... Ah, si la sainte Inquisition était en France, on ne verrait plus de ces crimes qui attirent sur nous la vengeance! Nous en ressentons déjà les effets: nos vignes dans quel état sont-elles? Oui, l'antéchrist est sur la terre.»

Entre temps, sur la côte, une frégate anglaise qui avait attaqué une chaloupe est mise en fuite par nos marins. Cette heureuse victoire satisfaisant tous les patriotes, curé et vicaire jettent au feu leurs brevets de prêtrise et se dépouillent de leurs vêtements sacerdotaux pour prendre «l'habit national». Le pasteur renonce lui aussi à son ministère pour «les droits de l'homme, voilà l'exemple que nous expliquerons désormais à nos conci-

toyens». Finalement, devant une statue de la liberté qu'on érige, le curé Amselle unit son vicaire à la tendre Aline: «De tous les actes de civisme, le mariage est le plus authentique» et, ajoute son vicaire «le dieu de la nature reçoit toujours nos hommages. Je ne renonce qu'à des mômeries.»

«Et voyez qui nous adorons,
Un pape agitant sa marotte
Prêchant des vertus qu'il n'a pas,
Ayant un trône et des soldats,
Quand Saint-Pierre fut sans culotte».

Pour faire bonne mesure, Nicaise lui-même devient républicain en chantant cette motion:

«Tout bel ange est bon patriote
Et j'va prouver ma motion
Pisque le jour de l'annonciation
Gabriel était sans culotte.»

Nous ne savons pas quel effet cette pièce très amusante a pu produire devant les spectateurs lorientais qui la virent le 13 mars 1794.

*

**

V. — Toujours aux Variétés amusantes on créa, le 24 fructidor an II (10 septembre 1794), une pantomime en trois actes: *Les royalistes de la Vendée ou les époux républicains*, dont il est probable que les acteurs ont composé les répliques car la brochure ne constitue qu'un long canevas. La pièce est due à un auteur très prolifique (plus de cent dix pièces souvent à grand spectacle): Jean Guillaume Auguste Cuvelier de Trie dit le Crébillon des boulevards (1766-1824) qui, selon le livret, était en garnison en Vendée comme adjudant major d'un bataillon parisien. Il servait encore sous l'Empire.

La distribution comprend quatorze personnages dont un représentant du peuple, un maire, un ancien noble devenu chef de brigands, un moine bénédictin et un curé royalistes, plus des jeunes élèves de la patrie, des canonniers, des chasseurs et gardes nationaux «formant l'armée de la République», des troupes royalistes et des «citoyennes de la Vendée». L'action, située en Vendée sans autres précisions, se déroule au premier acte sur une place publique avec une mairie, un arbre de la liberté et une maison avec le drapeau tricolore au balcon; au second acte dans un couvent transformé en prison par les ennemis; au troisième, dans la nature à côté d'un torrent et d'arbres déracinés.

Léon vient d'être nommé colonel par un représentant en mission. L'ennemi survient au moment où se célèbre son mariage avec la citoyenne Rose Privat, fille du maire. Des chouans capturent Léon au cours d'un

combat au canon et à l'arme blanche. Un religieux bénédictin, pris par le maire, le blesse traîtreusement dans le dos en « faisant sortir un long poignard de sa croix » et enlève Rose. Les captifs sont enchaînés séparément, Léon étant sommé de choisir entre la cocarde blanche ou la mort et Rose confiée à Gorgone, vieille religieuse fanatique « une croix de bois au cou, un gros chapelet et un paquet de clefs à la ceinture ». Mais Romain, lieutenant-colonel, parti à la recherche des jeunes époux déguisé en vendéen, fait passer un pistolet à Rose qui tue la sentinelle qui les garde. Lui-même, ôtant sa « mascarade » tue le chef des brigands au moment où son ami Léon va être brûlé vif à « petit feu » par le religieux qui allume le bucher. Un peloton de chasseurs extermine ou capture le reste des ennemis y compris le moine qui n'a pas le courage de se suicider. Le chef des jeunes élèves sauve le maire en enfonçant sa pique dans le cœur d'un autre moine qui tente de lui arracher le drapeau tricolore substitué au drapeau blanc. Tout cela est accompagné des cris répétés de : « Périssent les tyrans, vive la liberté ! »

Le livret donne quelques indications sur les sentiments manifestés. Par exemple le second religieux a un air « hypocrite ». Léon sommé de choisir entre la cocarde blanche ou la mort « hésite ; mais bientôt l'amour de la patrie l'emporte sur l'amour ; il accepte la cocarde blanche pour la fouler aux pieds » ; Romain en se déguisant « prend la cocarde nationale, la baise avec respect et la cache sur son cœur ; il saisit une cocarde blanche, témoigne son indignation d'arborer ce signe infâme. »

Les acteurs des Variétés dont la liste figure en tête comprenaient notamment le célèbre Tiercelin (1769-1837), dans le rôle du maire Privat. Il se spécialisera sur ce théâtre dans les rôles grivois et de forts des halles (4).

Les indications du livret montrent qu'il s'agit d'une pièce d'action avec fort peu de discussion idéologique ; elle a dû certainement plaire aux spectateurs venus assister à un divertissement bien mené.

*

**

VI. — Revenons maintenant en Bretagne avec *Les chouans de Vitré*, fait historique en un acte et en prose créé au Vaudeville le 24 prairial an II (12 juin 1794). L'auteur, François Guillaume Fouques de la Vallée dit Desfontaines (1733-1825), ancien censeur royal, inspecteur de la librairie et bibliothécaire, a laissé de très nombreux vaudevilles dont celui-ci. Il se passe dans une auberge près de Vitré et nécessite six personnages des deux sexes plus des militaires figurants.

4. Cette distribution comporte plusieurs acteurs inconnus des répertoires de Lyonnet et Max Fuchs. Hommes : Desbuissons, Ballot dit Rosseville. Femmes : Hénault, Jeny Perducot, Simonet (il existe plusieurs acteurs de ce nom, mais en province seulement).

Le volontaire Hullot qui va commander un repas pour ses camarades à l'auberge de la citoyenne Charlotte, dont le neveu Thomas s'apprête à aller combattre les chouans, y rencontre Julie qui vient d'être attaquée par ceux-ci qui ont pillé la diligence et massacré les voyageurs. Hullot, qui lui remet un secours de cent écus, refuse de se nommer et donne pour seule adresse: «Au champ d'honneur, c'est l'enseigne des républicains». Entre temps le détachement républicain et son capitaine ont échappé à l'embuscade que leur tendaient les auteurs de l'attaque et arrivent à l'auberge avec un des assaillants qui, après interrogatoire, est entraîné, vraisemblablement au supplice, sur l'air de la carmagnole.

L'intérêt de cette courte pièce réside surtout dans les propos tenus par le chouan captif, lors de son dialogue avec l'officier républicain et supposés faire frémir d'horreur le spectateur: «L'confesseur d'not' colonel nous a bien assuré dans son dernier sermon, qu'c'est vous qu'avez tout l' tort, qu'jamais not' Saint père l'pape n'a canonisé les vertus qu'vous mettez en place et que si je faisons dire bien des messes à vingt sols... je verrons que l'ciel n'voudra pas d'vot'gouvernement qui n' plait pas à monsieur not' aumônier...

Le capitaine: Ainsi, tu ne te battais que pour piller?

Le Chouan: J'allais bien... et vous devriez m'laisser aller attendu qu'j'aurais ma part du butin, après not' commandant s'entend; c'qu'il ne veut pas, c'est pour nous...

Oui, je voyons qu'faudra souffrir

Et qu'vous allés m'faire mourir,

C'est ce qui me désole:

Car, dans trois jours j'ressucit'rai

C'est ce qui m'console.

... Pu j'y songe, pu j'suis repentant de n'vous avoir pas expédié, à cause qu'ils ont décidé qu'celui d'nous autres qui épargnera un républicain, s'ra damné après sa mort; et d'son vivant, dégradé à la tête de sa compagnie.

Le capitaine: Dégradé! les monstres! Et voilà le langage de ces indignes français qui ... se font un honneur de l'opprobre dont ils se couvrent en déchirant le sein de leur mère.»...(5).

*

**

VII.— Un autre militaire s'est également intéressé aux chouans de la région de Rennes: le général Philippe Joseph Malbrancq (1750-1823), nommé général de division en 1794 et envoyé à l'armée de l'Ouest, puis

5. La brochure imprimée mentionne des acteurs connus du théâtre des Variétés comme Delaporte et Vertpré.

passé l'année suivante à l'armée des côtes de Brest ; il fut blessé en Vendée en 1796.

Son œuvre, très curieuse, met en scène des bataillons du ci-devant 29^e Régiment d'infanterie, des chasseurs du bataillon du mont des Chats et les compagnies franches de Chateaugiron et Rennes. D'après les livrets, l'action se passe dans la nuit du 19 au 20 germinal an IV (8-9 avril 1796) entre huit heures du soir et deux heures du matin, au village de La Tremblay commune de La Valette. Cette commune a existé jusqu'en 1840, époque de sa réunion avec celle de Domagné.

Il est encore fait mention de celles de Chateaugiron et Piré sur Seiche. Nous sommes donc en présence d'une situation très localisée et d'une unité de lieu indiscutable : le pays de Rennes (6).

L'auteur a donné deux versions de sa pièce sans en changer profondément l'action. La première, publiée en l'an IV « de l'imprimerie de l'armée », porte pour titre : *La surprise des chouans*. La seconde parue l'année suivante à Paris chez Chaigneau aîné, a pour titre : *La surprise des hommes égarés* et comporte quatre actes au lieu de deux, chaque édition mentionnant des « couplets patriotiques et d'évolutions militaires, dédiée aux défenseurs de la République une, indivisible et impérissable. » En l'an V, des scènes ont disparu, d'autres ont été ajoutées ainsi que des personnages, de nombreux vers ont été modifiés.

L'action peut se résumer ainsi : Des troupes républicaines se rafraîchissent en discutant à la ferme de la citoyenne Agathe. Elle est pillée et incendiée dès leur départ par des brigands qui se conduisent comme en pays conquis, guidés par le capitaine de la garde nationale de Piré qui a trahi et livré ses armes aux chouans. Les troupes républicaines reviennent, les chargent et, après une vive fusillade, les encerclent et les capturent, sauvant ainsi la patriote Agathe, ses parents et voisins. Le tout se termine par des exercices militaires sur l'air de la Marseillaise.

Le fait militaire est en somme assez banal. L'intérêt de la pièce réside surtout dans l'étude des caractères, particulièrement chez les chouans (devenus en l'an V des « hommes égarés »), dont certains, très indécis dans leur choix et confrontés à un chef sanguinaire, se rallient finalement à la République. Dans la seconde version, le commandant républicain est nommé Juste et offre son cœur à Agathe. Ce chef a sous ses ordres le

6. L'auteur se réfère certainement à une opération militaire à laquelle il a pris part dans la région. Kerviler mentionne, par exemple, mais sans indiquer sa source, une attaque de Tremblay par les troupes du chef chouan Boisguy en novembre 1795, pour venger deux des leurs, massacrés par la garde nationale du village où ils étaient en congé. Les surnoms ne sont pas non plus imaginaires car Du Chatelier cite notamment un chef nommé Damphernet dit Sans quartier (V. Du Chatelier, *histoire de la Révolution en Bretagne*, Réimpression Morvan, 1978, t. IV, p. 59).

sous-officier L'égal et les soldats Libre, Courageux et Vaillant, alors qu'initialement L'égal est sous-officier d'une compagnie franche attachée à la colonne républicaine avec le soldat Libre. Le chef chouan d'abord nommé La Terreur et son adjoint L'Entraîné, devient ensuite Sans Raison et est assisté des chouans Monte à l'assaut et Brise-tout.

La seconde version est plus localisée dans le temps car, à ces paroles de Sans Raison :

«Si de ces environs quelqu'un nous a quitté,
Il nous faut égorger toute sa parenté.
Faisant couler le sang de cette vile clique,
Nous épouvanterons toute la République.
Camarades armez-vous de votre long poignard
Et rougissez le bien dans le sang d'un vieillard.»

L'Entraîné répond :

«...Et la mort de Charette
empêche de compter sur la moindre conquête;
Voilà ce que j'augure. A parler franchement
Votre inhumanité me cause du tourment.
Ignorant comme vous la fin de cette guerre,
Si nous pouvions encore passer en Angleterre
Nous y serions heureux. Et c'est dans ce pays
Que nous n'entendrons plus nous appeler bandits.»

Mais, souligne un républicain :

«...Les anglais, surtout ceux du grand ton.
Se souviendront longtemps d'avoir pris Quiberon.»

Dans les personnages secondaires, outre le traître de Piré qui est un rôle muet, il faut surtout citer Arlequin valet et cuisinier de La Terreur (ou Sans Raison) et qui se ralliera aussi à la République. Ce chouan peu convaincu, qui fait une scène d'amour à Agathe avant de lui tuer son coq, a un sabre doué de la parole qui lui, est un bleu et lui crie :

«Intrépide Arlequin,
Songe à te comporter en bon républicain.»

A quoi l'interpellé répond : «J'en prête le serment...» Mais ce dialogue a disparu de la seconde version de même que cette indication scénique sur la charge entre les chouans et les bleus : «Le coup d'œil ne peut être intéressant que d'après l'intelligence des artistes.» La scène prend fin avec des exercices militaires qui ont remplacé un duo entre Agathe et Libre avec ces paroles :

«La Vendée est enfin soumise,
Par la valeur de nos héros
L'anglais voit que son entreprise
Reste encore au milieu des eaux.»

Nous n'avons malheureusement pas pu savoir si l'une ou l'autre de ces versions avait été effectivement représentée.

Les deux dernières pièces que nous allons analyser ont cette fois le Morbihan pour cadre.

VIII.— La première est due au nantais Boullault, déjà rencontré: *Les émigrés à Quiberon*, caricature en un acte et en prose créée sur le grand théâtre de la République à Nantes le 12 thermidor an III (30 juillet 1795).

Cette pièce à neuf personnages se passe dans une auberge de la presqu'île et est centrée sur un épisode bien précis: la capture de l'évêque de Dol et des quelques officiers l'accompagnant. Elle passe sous silence les chefs royalistes Puitsaye et Sombreuil qui sont remplacés par un personnage ridicule, le chevalier de Sotinet, neveu de l'évêque, «gentilhomme breton» que le commandant anglais a nommé gouverneur de Quiberon (7). Hoche, qui n'apparaît que dans deux scènes, est nommé «le général français», sans autres précisions. Mais le décor est assez poussé: une presqu'île avec des maisons, au fond la mer couverte de barques et sur la droite un monticule à l'angle duquel est un fort.

L'évêque qui vient de monter une garde fatigante, s'apprête à dîner chez l'aubergiste Petronille, républicaine qui se passerait de tels convives, avec la sœur Agnès et le père Cucufin son oncle que l'évêque n'a pu se dispenser d'inviter avec Sotinet. Sans être très politique, la pièce tourne plutôt en dérision les émigrés. Ainsi, au cours d'une scène ridicule avec des manœuvres, le vantard et bravache Sotinet est nommé gouverneur de Quiberon au nom de Louis XVIII. L'évêque, son oncle, est «un luron qui en a déniché plus d'une au moins» et manifeste un intérêt prononcé pour la religieuse: «Un pasteur qui chérit ses brebis ne saurait trop s'intéresser à celle que le ciel semble lui avoir confiée par une prédilection particulière. Aussi, mon aimable enfant, si vous saviez les sentiments que mon cœur éprouve pour vous. Il brûle hélas de l'amour...

Agnès l'interrompant: De l'amour du prochain, Monseigneur, oh! je n'en doute nullement (il baise sa main). Ce baiser respectueux est un hommage que je rends à vos charmes divins... Dans ces yeux je vois briller l'aurore de la béatitude promise aux élus.

Il y a enfin Dumont, ex-laquais de l'évêque, qui se passerait bien du grade de sous-lieutenant qu'on lui a attribué. Peu rassuré par les futurs succès des bleus, il préférerait frotter les appartements de l'évêché à Dol: «... mes privilèges, moi! Ah! mon Dieu, je n'y tiens pas du tout; et si les républicains voulaient me recevoir je les leur abandonne de bon cœur, je ne tiens pas du tout à ma noblesse.»

Cette amusante pièce était à grand spectacle avec combats, tirs de canon, drapeau blanc du fort remplacé par le tricolore, poursuite d'émi-

7. Il y eut effectivement un certain marquis de Senneville, nommé par les assaillants au poste de gouverneur de Quiberon.

grés au pas de charge, pendant que l'orchestre joue le chant du départ. Elle se termine par un défilé de grenadiers trainant deux canons pris à l'ennemi, un peloton de fusillers et leurs captifs: l'évêque, le père Cucufin, la sœur Agnès. Sotinet a pris la fuite en barque sans payer le repas arrosé de champagne où il a bu à la santé du pape et de Louis XVIII. Le général républicain de conclure: «En vous conduisant ici j'étais bien sur de vaincre ces lâches ennemis qu'alimente un gouvernement atroce, et vous venez de prouver que malgré tous ses efforts et ses abominables complots, nous aurons la liberté et la République.»

La pièce rentrait dans ce répertoire rendu obligatoire et sur sa demande, la municipalité de Nantes accorda dix livres de poudre au directeur pour la mise en scène (8). Observons qu'elle a été jouée moins de huit jours après la capitulation de Quiberon. C'est dire la rapidité de la rédaction et de la mise en scène (9).

*
**

IX.— La dernière œuvre que nous allons présenter a été créée au théâtre de Brest le 16 frimaire an III (6 décembre 1794), environ un an avant la précédente. *Les Chouans ou la républicaine de Malestroit*, trait historique en un acte et en prose mêlé de vaudevilles, a pour auteur Joseph Marie Pain (1773-1830), auteur dramatique fécond, actif au moins jusqu'en 1826, qui collabora avec le vaudevilliste Dumersan, et François-Marie-Joseph Riou de Kersalaün (1765-1811), avocat à Brest, puis député du Finistère au conseil des Cinq-Cents. Il publiera encore en 1811 une ode sur la naissance du Roi de Rome. Le 5 juillet 1793 il avait fait représenter dans sa ville une tragédie en trois actes, *Lucrèce ou la royauté abolie*, qui ne semble pas avoir été imprimée.

Le récit (sept personnages et des figurants) s'inspire d'un rapport à la Convention de la Société populaire de Vannes le 6 vendémiaire précédent (27 septembre 1794). Une bande de chouans envahit la maison du citoyen le Floch dans la forêt de Trédion. Après s'être bien restaurés, leur chef force la femme à se rendre à cheval jusqu'à Malestroit pour voir si la localité, dégarnie de troupes, a bien été prise par leurs amis, retenant en otage le mari et l'enfant nouveau-né. Cette courageuse patriote, au lieu d'obéir, se rend chez un bon voisin et lui donne le mot de passe royaliste, «Robespierre et Louis XVI», pour prévenir les troupes républicaines.

Mais le chef chouan apprend soudain que la colonne du chevalier de Saint-Pavin (le nom semble fantaisiste) a été repoussée devant Malestroit.

8. Destranges, *Le théâtre à Nantes*, p. 107.

9. En voici la distribution. Hommes: Lejeune (l'évêque de Dol), Durancy, Dugrand, Aubry, qui ne figurent pas dans les répertoires de Lyonnet et Fuchs, enfin Dester (le chevalier de Sotinet) qui jouait à Marseille en 1792. Femmes: Bella ainée et Grandjeon (inconnues), Théodore, actrice d'Opéra-comique qui jouait à Moscou en 1784-85.

S'estimant trahi, il se prépare à faire fusiller le Floch et son beau-père Renaud, sans céder aux supplications de la fidèle et patriote épouse. Heureusement il est capturé par un officier bleu arrivé à la tête de ses troupes. Ajoutons encore que le niais et peureux Corniquet qui avait réussi à se sauver avec le nouveau-né, le rend à sa mère. Et tout le monde de trinquer au succès de la patrie et à la Convention car, ainsi que le dit Corniquet : « C'est bien pensé da ... J'ai une soif que c'est incroyable. J'ai couru comme les Autrichiens aux champs de Fleurus ... Dame! sauve qui peut, c'est mon principe à moi dans les cas difficiles. »

Cette œuvre sans prétentions est très vivante et la « férocité » du chef chouan est dépeinte avec assez de vraisemblance, alors que dans les pièces précédentes elle est souvent caricaturale. Les parties chantées comportent des airs divers dont celui du *Pauvre Jacques*, pièce attribuée à Marie-Antoinette, et *Mourir pour la patrie*. Un couplet fait l'éloge du vaisseau le Vengeur, mais une note précise qu'« on peut mettre à la place de ce couplet et du premier ceux que des circonstances récentes peuvent fournir » (10).

*

**

Que penser finalement de ces pièces que nous venons d'analyser trop brièvement? (11)

Nous n'avons d'abord aucune vue d'ensemble des événements représentés. Mais cela tient à la nature du genre dramatique qui ne propose que des situations ponctuelles et très localisées, bien que le sujet ait pu prêter à des développements étendus, comme la défaite de Quiberon. Même sous l'angle choisi, il aurait été possible de glisser dans la bouche d'un personnage des considérations générales sur la situation, par exemple une vision plus globale de la chouannerie, ou les raisons du soulèvement. Mais aucun des auteurs ne croit bon de s'expliquer sur ce point. Il est vrai que, s'agissant de faits contemporains, le public était assez bien informé de la situation générale de l'Ouest. Une pièce comme celle sur Quiberon ne

10. Le livret mentionne les acteurs suivants. Hommes : Barthélémy Maurin qui dirigea Lorient pendant tout le premier Empire, Villeneuve (peut-être celui qui jouait à Nantes en 1790), Leroux dit Duremère (déjà à Brest en 1789), Rébillard (aussi à Brest en 1789), Rozel (chef de la troupe brestoise en 1789 et 1790) et Gaspard (il y en a plusieurs du nom). Femmes : Guérin, qui est sans doute l'épouse de Garnier dit Guérin qui jouait à Brest en 1789-1790, mais il y en a plusieurs de ce nom.

11. Nous n'avons pas pu parler d'une dernière pièce, *La prise de Charette*, comédie en deux actes en prose par le citoyen Jacques François Mazas, dit le Brave, alors chef de brigade (colonel) à la 34^e demi-brigade (1765-1805), tué à Austerlitz. Ce « fait historique » a été publié à Nantes en l'an V et joué sur le théâtre de cette ville, mais il n'en existe aucun exemplaire à la B.N. ou à l'Arsenal et celui de la bibliothèque de Nantes, que nous avons cru pouvoir consulter, n'a pu être retrouvé. Enfin nous avons écarté la mort du jeune Bara, tué à Cholet en 1793, qui a donné lieu à au moins quatre pièces.

nécessitait pas de longs détails surtout pour des nantais. *La Républicaine de Malestroit* qui reproduit sa source (un extrait du bulletin de la Convention) en tête de la brochure est une exception.

Les livrets ne donnent que de rares indications sur le décor et la mise en scène qui paraît assez stéréotypée. Elle est plus développée dans la pièce sur Quiberon; mais l'opéra du Vengeur peut se situer dans tout autre port que Brest.

Nous aurions aimé avoir des détails sur le costume porté par les personnages, non pas tant les militaires, que les paysans ou chouans. La seule mention qui y est relative se trouve dans les *Royalistes de la Vendée* qui utilisent des carmagnoles et des sabots.

Enfin le caractère de ces personnages n'est pas toujours, sauf dans une ou deux pièces comme les *Chouans de Vitré*, très typé. Ce chouan est présenté comme un personnage obscur et rétrograde, partisan acharné de l'ancien régime, obéissant aveuglément à ses chefs et au clergé, même si le partage du butin a lieu à son détriment. Les propos qui lui sont attribués allaient évidemment dans le sens officiel et permettaient au spectateur de prendre conscience du caractère odieux de la révolte, même si, en fait, la situation a été beaucoup plus variée. Son langage montre finalement qu'on ne pouvait pactiser avec cette sorte d'ennemi. Mais, chez le général Malbrancq, quelques chefs ont des opinions plus nuancées.

Ajoutons encore que les domestiques sont loin d'être des foudres de guerre et n'aspirent qu'au repos, mais ce sont souvent des personnages burlesques.

Le clergé réfractaire enfin, sauf dans les *Deprêtrisés*, est vu d'une manière très caricaturale, mais cette orientation est délibérée. Le thème fut très développé pendant le gouvernement montagnard, car il ne nécessitait pas un grand effort d'imagination et permettait des effets faciles tout en satisfaisant au souhait du pouvoir sur la formation de l'esprit public sans porter atteinte à la morale, ce que n'aurait pas admis Robespierre. Il y a bien quelques détails un peu plus osés dans la pièce sur Quiberon, mais Monseigneur de Hercé y est montré sous un aspect plus humoristique que grivois ou hostile à la religion.

Pendant la première moitié du siècle suivant, avec le rétablissement de la censure dramatique, le nombre des œuvres à connotation politique sera beaucoup plus réduit que sous la Révolution. Les pièces représentées entre 1790 et 1800 n'ont pas toujours une grande profondeur, mais elles constituent le premier embryon du théâtre populaire: sujet simple, localisé dans le temps, accessible au public qui vivait souvent la même situation, avec un peu de cette «distanction» vis-à-vis du spectateur à laquelle nous sommes habitués depuis le théâtre de Berthold Brecht. Un sujet comme *L'Intérieur des comités révolutionnaires* (qui a été repris en 1989 avec

d'autres pièces comme *Le jugement dernier des Rois*, par le centre dramatique du Nord), et dans lequel les anciens jacobins étaient présentés comme de sombres fripouilles, permettait une adaptation locale qui provoqua d'ailleurs des troubles à Lorient et dans d'autres villes de France.

Il ne semble pas y en avoir eu énormément dans l'Ouest qui ne disposait que de quelques salles de spectacle dans les grandes villes. Le public urbain avait forcément un certain recul à l'égard de la vie paysanne et de la Constitution civile du clergé. Ajoutons encore que le spectateur « populaire » était en nombre limité. Seuls les travailleurs ayant un salaire suffisamment important pouvait s'offrir une place, même au dernier rang.

Finalement, après le Consulat, toutes ces pièces de théâtre rejoindront aux oubliettes les centaines d'autres qui seront créées au siècle suivant.

C'est bien dommage, car les quelques reprises qui ont eu lieu pour le bicentenaire sont loin d'avoir déçu le spectateur.

Jean-Louis DEBAUVE

Bibliographie sommaire.

- Max FUCHS, *Lexique des troupes de comédiens au XVIII^e siècle* (1944).
 Henri LYONNET, *Dictionnaire des comédiens français* (vers 1912).
 DEBAUVE, *Théâtre et spectacles à Lorient au XVIII^e Siècle*, Société d'histoire du théâtre et l'auteur, 1966.
 Étienne DESTANGES, *Le théâtre à Nantes des origines à nos jours*, 1893 (que je cite) ou 1902.
 Louis KERNEIS, *Le spectacle de la marine*, dans *Bulletin de la société académique de Brest*, t. XXXVI (1911-1912).
 Marie-Claire Le Moigne-Mussat, *L'activité lyrique des théâtres en Bretagne sous la Révolution*, dans *Mémoires de la société d'histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. LXVI, 1989.
 Marc RÉGALDO, *Le Théâtre de la Révolution et de l'Empire*. 132 pièces de théâtre sélectionnées... (Brochure analysant des réimpressions en micro-éditions), chez Hachette, S.D. (1978).

Les livrets imprimés des pièces présentées figurent soit à la Bibliothèque nationale (souvent en microfiches), soit à la bibliothèque de l'Arsenal.